

Y a-t-il un pilote dans l'avion ?

Jean-Pierre DEGIVES

En matière d'enseignement, au changement de siècle, du 20^e au 21^e, on a assisté à un basculement massif du discours politique qui s'est répercuté, tout aussi massivement, dans les programmes. On est passé d'une pédagogie visible fondée sur les savoirs à une pédagogie invisible fondée sur les compétences. Caprice du prince ? Fantasma politique ? Que nenni...

Pour produire ses avis, le Conseil de l'éducation et de la formation (CEF) exploite différents dispositifs. Le « colloque exploratoire » en est un : il s'agit de recueillir ou de produire de la connaissance, de recueillir des témoignages et des retours sur expérience afin de cerner les pistes à explorer pour l'instruction future du dossier.

Le vendredi 28 avril dernier, dans le très beau cadre du Palais des Académies, le CEF proposait à la centaine de participants trois temps d'exploration¹ : une présentation par Éric MANGEZ de l'approche par compétences dans l'enseignement et la formation ; des témoignages de « ce que l'approche par compétences a apporté » du point de vue de formateurs, coordinateurs ou enseignants ; des ateliers basés sur des analyses de cas de mise en œuvre de référentiels de compétences dans différents contextes. Tout y fut intéressant. Peut-être que d'autres canaux d'information vous livreront d'autres échos... Pour l'heure, nous nous attardons sur l'exposé d'Éric MANGEZ².

Changement de paradigme

La transformation radicale de paradigme éducatif n'est pas l'apanage de la Fédération Wallonie-Bruxelles. C'est une mutation à l'échelle mondiale, point d'aboutissement d'un, sinon deux siècles durant lesquels la notion de compétence a pris de plus en plus de place, pas seulement à l'école. Ainsi s'opère une mutation de « teaching » à « learning », de « teaching science » à « educational science ». Ce à quoi on assiste en Fédération Wallonie-

Bruxelles dans les deux dernières décennies, est une actualisation, consciente ou non, d'un mouvement global. Comment comprendre cela ?

Le succès de la notion de compétence

Le succès de la notion de compétence à l'échelle planétaire peut recevoir deux types d'explications sociologiques. Une première approche, classique, est la lecture marxiste ou néomarxiste. Elle interprète cela en termes de rapports de pouvoir entre groupes, de domination, d'homologie entre positions et prises de positions.

Suivant en cela les thèses de Basil BERNSTEIN³, on peut lire la prééminence des pédagogies invisibles sur les pédagogies visibles comme la victoire des nouvelles classes moyennes, fondant leur avantage sur le capital économique, au détriment des anciennes classes moyennes, qui assoyaient leur supériorité sur leur capital culturel. Dans le succès de la notion de compétence, il s'agit donc de voir une influence néolibérale : celle du « tout à l'économie ». C'est une thèse très répandue. Mais E. MANGEZ n'y souscrit pas. Il estime que c'est une erreur d'attribuer à l'économie ce qui se passe en éducation.

Un monde d'incertitudes

La deuxième approche est plus systématique et cognitive, et concerne les évolutions de la deuxième modernité. Elle se décline en termes de différenciations fonctionnelles et d'autoréférentialité, de

risques et d'incertitudes. Cette explication est plus complexe et demande qu'on s'y attarde quelque peu.

Pour le conférencier, nous assistons à des transformations sociologiques (et non politiques) très fondamentales de nos sociétés qui touchent la manière dont elles sont organisées et dont elles se comprennent. Quelles en sont les manifestations ?

D'une manière générale, on passe du temps des certitudes à celui des incertitudes. Avant, la société et les institutions fonctionnaient en disposant d'un certain nombre de certitudes. Beaucoup de choses « vont de soi » : l'attitude des élèves et des professeurs, quoi et comment enseigner, le rapport du maître à l'élève... On ne se pose pas ou peu de questions. Le temps des certitudes est révolu. Dans une modernité en quelque sorte radicalisée, il n'y a plus de réponses sur les attitudes, les valeurs, les objectifs, les contenus. Ce qui allait de soi ne va plus de soi. Quel paradoxe ! On accumule de plus en plus de connaissances, et on a de moins en moins de certitudes : plus on sait de choses, moins on sait de choses. C'est, aujourd'hui, une grande difficulté de prendre des décisions en éducation, alors que l'avenir est essentiellement fait d'incertitudes. Nous sommes, à l'heure actuelle, beaucoup plus conscients qu'auparavant, mais souvent très démunis. Le futur se présente comme un pari ou un défi.

Comment préparer l'avenir ?

Quelles répercussions cet état de fait produit-il en éducation ? Comment préparer un avenir, mission première de

l'éducation, alors qu'il est incertain ? Le développement d'un discours sur les compétences est une réponse possible à cette incertitude du discours de la deuxième modernité. Il faut « être capable de... ». Il faut acquérir des « compétences transférables ». Il faut « apprendre à apprendre ». L'école n'est plus une institution sûre de ce qu'elle doit enseigner. D'où, pour se rassurer, toute une série de démarches nouvelles : se détacher du contexte régional et aller voir ce que font les autres, évaluer les résultats, observer les bonnes pratiques, organiser des colloques, établir des comparaisons, centrer l'attention sur les outputs... Dans ce mouvement, le système devient autoréférentiel, centré sur les performances. Ce n'est pas l'économie qui explique la transformation, mais une radicalisation de l'éducation centrée sur elle-même et ses performances. Comment faire mieux et plus ? Cela s'inscrit dans une logique d'expansion du système face aux incertitudes, de sorte que l'éducation absorbe de plus en plus d'enjeux. Ne sachant choisir, elle devient globalisante.

Cette deuxième lecture considère que l'éducation est une décision du rapport entre le passé et l'avenir :

- si l'avenir est une version améliorée du passé (progrès), on peut se fonder sur des certitudes, des savoirs ;
- si l'avenir est discontinuité, il faut compter sur des compétences pour faire face à toute éventualité.

Faire face

Pour la sociologie, à cause de l'accumulation des connaissances, de la globalisation, ce développement est inéluctable : il ne faut pas chercher à le contrer, mais chercher comment y faire face. E. MANGEZ fait observer que l'expansion du nombre d'objets est un phénomène qui touche tous les systèmes fonctionnels :

- l'économie : tout peut être monétarisé ;
- la culture, dont le champ d'investigation s'étend sans cesse ;
- les arts : tout peut être objet d'art ;
- le système juridique : la loi règle un nombre de situations sans cesse croissant ;
- le système éducatif : de plus en plus de dimensions du réel font l'objet d'apprentissage « tout au long de la vie » ;

- la religion : de plus en plus de choses peuvent se recoder religieusement, ou à tout le moins spirituellement ;

- la politique-émotion qui court derrière tous les événements.

La conclusion à laquelle cette deuxième approche conduit n'est pas très optimiste. Le paradoxe relevé plus haut prend ici une dimension universelle : plus l'expansion des choses que l'on sait augmente, plus l'expansion des choses que l'on ne sait pas augmente, de sorte que cette expansion engendre davantage de doutes. L'imprévisibilité génère méfiance et suspicion : tous les systèmes, différenciés fonctionnellement et autoréférencés, s'observent et se cannibalisent. En cela, E. MANGEZ rejoint les thèses d'Hartmut ROSA¹.

En définitive, la question qui se pose est bien : y a-t-il un pilote dans l'avion ? ■

1. « *L'approche par compétences en pratique – Regards et témoignages d'acteurs engagés avec des publics en quête de qualification* »

2. Éric MANGEZ est professeur à l'Université catholique de Louvain-la-Neuve, à l'École des sciences politiques et sociales.

3. Basil BERNSTEIN (1924-2000), sociologue britannique spécialisé dans la sociolinguistique

4. Deux de ses livres ont été publiés en français : *Accélération. Une critique sociale du temps* (2013) et *Aliénation et accélération. Une théorie critique de la modernité tardive* (2014), Éditions de la Découverte, Paris



Illustration : Anne HOOGSTOEL